

N ° 6 | S E P T E M B R E 2 0 1 2

# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

*RENTRÉE(S)*

| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Trimestriel (nouvelle série) |



## Sommaire

Éditorial .....	3
700 sorties pour 1 rentrée .....	5
Régis Delcourt, libraire	
« La rentrée dure toute l'année » .....	15
C'est par lui que j'appris à lire .....	19
Le lecteur est son lecteur .....	21
Gérard Adam, auteur et éditeur	
Des tortues et des livres .....	26
468° Soirée des lettres – Mercredi 16 mai 2012 .....	29
469° Soirée des lettres – Mercredi 21 juin 2012 .....	35

PHOTO DE COUVERTURE : Candice Degrève

COMITÉ DE RÉDACTION : Dominique Aguessy – France Bastia – Jean C. Baudet – Joseph Bodson – Jean-Pierre Dopagne – Michel Joiret – Claire Anne Magnès – CONCEPTION GRAPHIQUE : Nicolas Dandois

## ÉDITORIAL

# Des fleuves impossibles

Depuis quelques semaines, les tables des libraires sont submergées par des flots de livres. C'est la mal nommée *rentrée littéraire*, qui devrait plutôt s'appeler *rentrée du roman* car les autres genres n'ont guère de place pour surfer sur cette vague automnale récurrente.

Une telle tempête éditoriale n'est-elle pas paradoxale alors que nous sommes en pleine crise du livre et de la lecture ? N'est-il pas étonnant qu'on publie de plus en plus alors qu'on lit de moins en moins – ou de plus en plus mal ? Car c'est la triste réalité, quoi que prétendent certaines statistiques complaisantes : la lecture, pour une part croissante de la population, s'apparente à du zapping ou du survol ; pour beaucoup de jeunes, elle ne dépasse guère le stade du déchiffrage, les apprentissages que leur en donne une pseudo-pédagogie de la globalité ne leur permettant pas de construire du sens. Arrivés à l'âge adulte, quels lecteurs seront-ils ? Que signifiera pour eux, d'ailleurs, le mot *lecteur* ?

Une étudiante en littérature m'avouait récemment avoir éprouvé beaucoup de difficultés à passer de la littérature jeunesse à la littérature pour adultes. « Celle-ci, expliquait-elle, dépeint souvent une vision tragique voire désespérante de l'existence alors que la littérature jeunesse – du moins, une certaine catégorie – nous maternelle dans un monde rassurant. Et on s'accroche à elle comme à un doudou. »

Soucieuses de combler les lacunes des étudiants en philologie romane, certaines universités se voient obligées de « mettre les nouveaux arrivants à niveau » dans les domaines fondamentaux de leurs études : la compréhension d'une œuvre et l'histoire littéraire. Ainsi, en premier



baccalauréat, les étudiants doivent – enfin! – lire, avec contrôle à la clé, les grandes œuvres de notre patrimoine, de *La Chanson de Roland* à *L'Étranger*, en passant par *Le Mariage de Figaro* et *Madame Bovary*, dont l'enseignement secondaire ne leur avait que très peu, voire jamais, parlé. Orienté vers les compétences pratiques de la langue en tant qu'outil de communication et de consommation, le programme du cours de français, depuis belle lurette, a relégué aux oubliettes l'œuvre littéraire comme fondement de la personnalité et de l'imaginaire de l'adolescent.

Dans le raz-de-marée de la rentrée littéraire, les jeunes adultes d'aujourd'hui oseront-ils entreprendre un voyage de lecture qui ne soit pas le Club Med? Oseront-ils lâcher leur doudou pour des îles inconnues à défricher? Les *fleuves impassibles* dont voulait se libérer, jadis, un jeune bateau ivre de 17 ans deviendraient-ils, pour ses semblables du XXI<sup>e</sup> siècle, des fleuves impossibles? Parce qu'on ne leur a pas appris à nager, les jeunes générations seront-elles noyées par le tsunami romanesque de septembre?

Les témoignages qui suivent mettent une fois de plus en lumière toute la complexité de la chaîne *écrire-éditer-lire*.

Jean-Pierre Dopagne

# 700 sorties pour 1 rentrée

Il est des rendez-vous auxquels nous ne pouvons échapper : ils s'insinuent dans notre vie, happent notre quotidien. Impossible d'ignorer les soldes d'été, le beaujolais nouveau, les sapins de Noël, la Saint-Valentin...

La rentrée littéraire de septembre – cette année, pas loin de 700 ouvrages annoncés – fait partie de ces phénomènes quasi naturels, que certains dévorent avec la fièvre d'un enfant en visite chez le marchand de bonbons, que d'autres fuient comme leur p(l)age tranquille soudainement envahie par les méduses.

Comment les écrivains vivent-ils ce coup de projecteur sur la littérature ?

*Nos Lettres* a demandé à quelques romanciers s'ils se sentaient concernés par l'événement, s'ils cherchaient à publier leurs livres à cette période, s'ils appréciaient la manière dont les médias abordent les œuvres et les auteurs...

– Je m'interroge, dit **Françoise Houdart**, sur le sens de ce mot – *rentrée* ; un mot à multiples entrées et sorties. Un mot qui laisse planer le doute, qui évoque plus l'enfermement que la libération ; en effet, ne *rentre-t-on* pas dans le rang, le système, dans les ordres, les bonnes grâces ou même dans le lard ?...

Pour **Daniel Charneux**, le mot *rentrée* fait écho au mot *vacances* :

« *Trop, trop vite!*  
*Le mal de notre siècle!* »

– Si le mot *vacances*, étymologiquement, signifie *vide*, la rentrée doit être quelque chose comme la fin du vide, l'entrée dans le plein. Ou le trop-plein ?

– En effet, ajoute **Alain Bertrand**, avant la rentrée littéraire, il y a l'été qui répand ses ragots à la une des magazines de plage. Tel a changé de déesse, tel autre de sexe, tel autre de grosse bagnole. Tout cela fait croustiller les apéritifs et les longues soirées au bord de la piscine où l'on croit vivre. Diable, que seraient les vacances sans les petites histoires salaces rapportées par la presse de caniveau ? Le rapport avec la rentrée littéraire ? Le clabaudage s'y élève et franchit les limites du 6<sup>e</sup> arrondissement. La rumeur court sur les tirages, les favoris au tiercé des prix, les transferts de joueurs et les rachats d'éditeurs. Les mots se changent en chiffres, comme à la guerre. Sauf qu'ici on se tire dans le dos. Et l'on feint de s'étonner que le monde des lettres fasse dans le théâtre de boulevard. Le seul qui fasse des affaires, dans ce remue-ménage, c'est le responsable commercial du grand éditeur qui décroche la timbale des prix. La littérature, il s'en moque comme de la poudre à lessiver ; ce qui lui maintient la mise, c'est d'occuper l'espace sur les tables des librairies, celui des magazines, de la télé, manière d'écouler la marchandise même chez ceux qui ne lisent pas. Et qui ne liront pas davantage !

– La rentrée littéraire, enchaîne **Jacques De Decker**, devrait s'appeler rentrée éditoriale. Il va de soi que les écrivains eux-mêmes ne se rangent pas sur une ligne de départ comme des sportifs engagés dans une compétition. La comparaison illustre l'absurdité du phénomène. D'un côté une confrontation qui se mesure à la fraction de seconde près, et où le premier – sauf dopage ou on ne sait quelle manipulation – est indiscutablement le plus performant. De l'autre, une rivalité artificielle où la coïncidence des parutions est le fruit d'une pure manœuvre industrielle et commerciale.

---

N'empêche qu'il s'agit d'un fait en soi : il a par conséquent fallu, des années durant, en tant que journaliste, que j'en rende compte, donc que j'entre dans le jeu. Non sans un regret qui n'a cessé de croître : je suis heureux d'avoir pu prendre mes distances de cette information fabriquée de toutes pièces.

– Mes éditeurs et moi, confie **Évelyne Wilwerth**, avons plutôt évité la rentrée littéraire. Car nous ne sommes pas spécialement suicidaires.

Même point de vue chez **Armel Job** :

– Mon directeur, chez Robert Laffont, m'a toujours invité à éviter la rentrée littéraire pour cause d'embouteillage. C'est pourquoi en principe mes romans sortent en février, après le second rush du début janvier. J'ignore si c'est un bien ou un mal.

**Corinne Hoex** va dans le même sens :

– La rentrée littéraire est un moment de surexcitation médiatique et commerciale, une entreprise d'enfièvrement auxquels je ne me sens pas attachée. Mon travail d'écriture est solitaire. Il répond à une nécessité intérieure et n'est pas lié à la demande du marché. Les livres que j'ai publiés – romans et poésie – ont tous paru en janvier ou février. Mon prochain livre – c'est la première fois que cela se produit pour moi – sortira en septembre. Mais il s'agira, aux Éditions Tétrasyre, d'un texte poétique, qui restera sans nul doute très éloigné des préoccupations et des passions ambiantes.

– En tant qu'auteur, reconnaît **Isabelle Bary**, c'est une période que j'évite, car elle est prise d'assaut par la grande machine du marketing : on s'y sent un peu perdu !



photo de l'exposition Kitap Sesi

– De façon générale, avoue **Éric Brucher**, et même en tant que chroniqueur littéraire, je n'y prête pas tant d'attention. Des tas de bons livres sortent aussi bien à d'autres moments.

Et **Frank Andriat** d'ajouter :

– La rentrée littéraire me semble beaucoup de vent qui ne profite qu'à quelques-uns. Souvent celles et ceux qui n'en ont plus besoin... Certes, elle permet de temps en temps une découverte, mais le tsunami de nouveautés qui envahit les plages des librairies dévaste sur son passage le bonheur de la découverte à petits pas. Trop, trop vite! Le mal de notre siècle! Souvent, ce ne sont pas les romans portés aux nues en septembre (ou en janvier lors de la deuxième rentrée littéraire!) qui trouvent le chemin des lecteurs. La vie véritable creuse ses sentiers touffus et tendres loin des autoroutes éblouissantes de l'information que l'on consomme sans s'y intéresser vraiment.

**Daniel Simon** nuance :

– La rentrée littéraire a un avantage : elle me confronte à mes nécessités qui se matérialisent soudain malgré l'antenne des entretiens, des faux suspens et des racolages éditoriaux. Je sais que le livre d'un tel ou d'une telle, s'il est bon, donnera lieu à un coup de cœur de vrai



---

critique qui échappera à la variation des quatrièmes de couverture ou des « vagues nouvelles ».

Qualifiant la rentrée littéraire de « grand-messe annuelle de l'édition, au bénéfice des grands éditeurs et des auteurs renommés », **Jacques Goyens** précise :

– Ce qui était et aurait dû rester un événement culturel est devenu une vaste opération de marketing. Que pouvons-nous néanmoins en retirer ? La réponse diffère selon que l'on est auteur ou lecteur. Pour l'auteur, c'est l'espoir de se positionner peu ou prou sur le marché. Cependant, comme il y a de plus en plus d'écrivains (écrivants ?), cet espoir se réduit comme peau de chagrin.

– Évidemment, reconnaît **Frank Andriat**, je ne fuirais pas si les projecteurs d'une rentrée littéraire se braquaient sur un de mes livres, mais je sais combien tout ça est futile et éloigne de l'essentiel : l'écriture et le partage avec des lecteurs touchés par ce que j'écris, l'humanité, en somme.

– J'ai vécu, explique **Françoise Houdart**, quelques *rentrées littéraires* au cours de ma déjà longue vie d'auteur belge éditée par une maison d'édition belge, sans que l'impact sur le destin des livres en piste dans les starting blocks en soit vraiment mesurable. Aucune déconvenue, cependant. Au contraire, je serais bien hypocrite de ne pas reconnaître le plaisir bien réel que j'ai éprouvé à voir figurer l'un ou l'autre de mes livres nouvellement parus dans les pages consacrées aux heureux (é)lus.

**Bernard Gheur** a, lui aussi, vécu des *rentrées littéraires* heureuses :

– Sur les sept romans que j'ai écrits, deux sont sortis en septembre, en

« Jusqu'au  
grand raz-de-  
marée de la  
rentrée suivante,  
qui balayera  
tout. »

pleine rentrée littéraire. Il s'agit du *Testament d'un cancre*, chez Albin Michel, en 1970, et des *Étoiles de l'aube*, chez Weyrich, en 2011. Soit le premier et le dernier de mes enfants. Il se trouve que *Le Testament* et *Les Étoiles* ont eu une carrière heureuse. Romancier, je n'ai donc pas eu à me plaindre du système *rentrée littéraire*. L'avantage de paraître à la rentrée, c'est peut-être qu'alors l'espérance de vie est plus longue. L'essentiel, pour un roman nouveau, est de rester le plus tard possible sur les tables des libraires. À portée de regard. Un romancier de septembre peut espérer passer Noël, atteindre la Foire du Livre, passer Pâques, profiter de la fête des mères, de la fête des pères. Il peut même rêver que son opus deviendra un livre de plage. Jusqu'au grand raz-de-marée de la rentrée suivante, qui balayera tout. Donc, un roman de la rentrée a une chance – mince mais réelle – de vivre pendant un an au moins.

– La première image qui me vient à l'esprit, enchaîne **Daniel Charneux**, ce sont des piles de livres dont beaucoup ne trouveront pas lecteur. Impression d'être au départ d'une course de masse. Quelle chance, aux Vingt kilomètres de Bruxelles, de figurer parmi les premiers, voire tout simplement d'être *remarqué*? Corollaire : à quoi bon ? Ce que je me disais parfois lorsque je m'alignais sur un marathon. Ce que je me dis aujourd'hui, quand la joie de sortir un nouveau volume entre en concurrence avec cette sorte de vertige qui m'étreint lorsque je parcours, début septembre, les rayons d'une grosse librairie. Oui : à quoi bon mettre sur le marché ce livre, mon livre, un parmi des centaines ? Moi qui ne joue jamais au Lotto, quelle inconscience peut m'amener à croire que, peut-être, cet ouvrage existera vraiment, que je gagnerai le gros lot ?

**Évelyne Wilwerth** souligne qu'en quinze jours, on assiste à la focalisation médiatique sur 5% des nouveautés. Et les 95 autres ressemblent vite à des mort-nés :

---

– Beaucoup de journalistes ont reçu comme consignes, depuis quelque temps, de parler des auteurs dont on parle...

**Jacques Goyens** : ... des auteurs qu'ils auront choisis en fonction de critères éditoriaux ou sur recommandation.

**Isabelle Bary** : Les médias jouent bien le jeu de la «peopolisation» littéraire. Au nom de la performance, on parle généralement de qui il faut parler pour être lu par le plus grand nombre. C'est dommage.

**Jacques De Decker** : Les médias jouent un rôle ambigu. D'un côté, ils montrent qu'ils ne sont pas dupes. De l'autre, ils entrent dans le jeu, et n'ont pas tout à fait tort, parce qu'au moins, au sein des rédactions où la littérature est souvent parente pauvre, les prix excitent les chefs d'édition, les décideurs de la répartition des espaces. Si les médias étaient plus naturellement curieux de la vie littéraire, les prix n'auraient pas dû être inventés. Ils sont donc, en quelque sorte, un moindre mal.

Pour **Françoise Lalande**, le battage médiatique est au carrefour de la «grosse gourmandise» et de la «petite déprime» :

– Personnellement, comme écrivaine belge publiée à Paris et à Bruxelles, je n'ai jamais ressenti une excitation heureuse lors de la sortie d'un de mes livres. J'avouerais même que le bonheur ne fut quasi jamais au rendez-vous *à ce moment-là*, oui, je l'ai connu auparavant, quand mon manuscrit a été accepté et pendant la préparation du volume (choix de la couverture, discussion avec l'éditeur à propos de la quatrième de couverture, etc.), mais au jour officiel de la «sortie», une légère déprime a toujours entravé ma joie, oui, j'ai le trac!, j'imagine le journaliste levé du pied gauche

« *pour orienter  
ma sélection, les  
conseils de mon  
libraire* »



photo de l'oeuvre de Kitap Seydi

et qui, par malheur, choisit, ce matin-là, mon livre dans la pile des « nouveautés » qu'il doit « se taper » avant la fin du mois, qui tourne les pages comme ça, brrrf, comme on bat les cartes!, puis qui parcourt d'un regard encore ensommeillé, paupières lourdes, les deux premières lignes du roman, qui se gratte les reins, va se resservir un petit café, revient à son fauteuil, reprend mon roman, va à la fin du livre, *Cela se termine comment ?*, puis referme le livre, « Bon! Je m'y mets! »

Pour quelles raisons je m'inflige un supplice pareil ? Sans doute, parce que je ne peux pas m'en empêcher ! Mais il y a aussi une sorte de délivrance joyeuse, noyée de reconnaissance, si je découvre un article de celui ou celle qui n'est pas passé à côté de mon projet d'écriture, et en rend compte avec profondeur.

Enfin, aujourd'hui, je n'ai plus cette naïveté qui me poussait à suivre à l'aveugle les articles consacrés aux livres. À présent, je lis entre les lignes, et sait qui est ami de qui, qui renvoie l'ascenseur, et qui est un critique littéraire sérieux. C'est plus marqué à Paris qu'à Bruxelles, mais, au fond, je me dis que c'est sans importance. Les lecteurs ne seront pas dupés longtemps. Il suffit de tendre l'oreille, d'écouter leurs commentaires élogieux (« Il faut absolument que tu lises ce livre ! ») ou ironiques (« Et c'est ça qui a eu le Goncourt ? »)...

---

– Oui, confirme **Éric Brucher**, l'important, pour stimuler la lecture auprès du grand public, outre les libraires ou les profs, ce sont surtout les journalistes, les relais ou tremplins médiatiques – et à ce niveau, on le sait, les places sont restreintes.

**Isabelle Bary** : Parfois, cependant, quelques journalistes audacieux (courageux ?) nous révèlent quelques perles cachées.

– En effet, reconnaît **Daniel Charneux**, les médias peuvent donner un coup de pouce. Je me souviens avec délice des trois étoiles dans *Le Soir* pour *Nuage et eau* et *Maman Jeanne*, des interviews de Nicole Debarre ou Camille Perotti. Sans ces coups de projecteurs, combien d'ouvrages restent dans la nuit ? Et c'est à chaque fois la même appréhension : mon livre – en vertu de quelle étrange alchimie ? – figurera-t-il parmi les *élus* ? Moi qui n'ai pas publié de roman depuis 2009, j'ai pu, deux années durant, assister en dilettante à l'événement littéraire de l'année, tel un marathonien qui viendrait, mains dans les poches et mollets détendus, regarder souffrir les autres. Cette année, j'ai une *sortie* (*Comme un roman-fleuve* paraît en août chez Luce Wilquin). Et la joie de pouvoir soupeser ce sixième roman le dispute, une fois de plus, à l'angoisse du trop-plein, à l'agora-bibliophobie du papier encré, à ce doute perpétuel qui ronge l'écrivain comme le lépisme argenté dévore les vieux livres.

– Cette marée de nouveautés, dit **Bernard Gheur**, a quelque chose d'effarant, de décourageant.

**Isabelle Bary** de le (se) rassurer :

– La meilleure façon de dénicher sa perle reste de fouiner en librairie.

« *La rentrée, ce n'est pas grave, c'est un jeu que certains prennent très au sérieux.* »

– Oui, renchérit **Françoise Lalande**, tout écrivain est grand lecteur, et même si à la rentrée de septembre, il est de bon ton pour certains de faire la fine bouche, moi, je me réjouis pleinement de l'arrivée de nouveaux livres, j'irai en acheter, suivant, pour orienter ma sélection, les conseils de mon libraire, car c'est à lui que je fais confiance en premier... ou en second, puisque, tout de même!, mon instinct d'écrivaine-lectrice-chasserresse m'a rarement trompée!

La conclusion pourrait revenir à **Jean-Baptiste Baronian** :

– La rentrée littéraire est, me semble-t-il, ce qu'on appelle un mal nécessaire. C'est un mal parce que chaque année, à la même époque, six à sept cents romans de langue française sont tous publiés à quelques jours d'intervalle et que la grande majorité d'entre eux est condamnée, à tort ou à raison (d'ordinaire à raison), à passer d'un seul coup à la trappe. Et c'est nécessaire parce que cette avalanche de papier fait parler d'elle et que la littérature, qui a énormément perdu de son éclat et de son prestige ces dernières décennies, bénéficie durant plusieurs mois d'une forme de promotion gratuite dans les médias et auprès du public. Une promotion que viennent d'ailleurs renforcer les prix littéraires, même s'ils ne sont pas toujours attribués aux meilleures œuvres romanesques de la rentrée, même s'ils sont souvent le résultat d'obscurs et de douteux marchandages. Et une promotion qui profite – « profite » au sens matériel – aux auteurs, aux éditeurs, aux libraires et, d'une manière plus générale, à tous les acteurs de la chaîne du livre.

Ou à **Daniel Simon** ?

– La rentrée, ce n'est pas grave, c'est un jeu que certains prennent très au sérieux et ils le font alors avec la conscience que ça ne durera pas...

**Régis Delcourt, libraire**

## « *La rentrée dure toute l'année* »

*Namur. Le centre de la vieille ville. À l'un des angles de la place Saint-Aubain, à quelques enjambées de la Sambre et de la cathédrale, vous serez interpellé par une ribambelle de livres qui, le nez collé aux vitrages de belles fenêtres à l'ancienne, vous inviteront à partager leurs histoires, leurs pensées, leurs jeux. Entrez. Puis retournez-vous et regardez par les fenêtres : vous serez emmené dans la ronde des voitures, les zigzags des passants ou les floraisons du marché du samedi matin. C'est cela, la librairie Point Virgule : des livres au cœur de la ville et la ville aux portes des livres.*

*Répartis sur deux étages, de la philosophie antique aux albums pour les tout-petits, les livres, en attendant de trouver le nouvel ami qui les emportera, partagent leur quotidien en compagnie de Régis Delcourt qui, avec sa sœur Anouk, anime ce lieu convivial et lumineux.*

*Début juillet, alors que la plupart des gens se mettent au vert, nous lui avons demandé s'il pensait déjà à la rentrée littéraire de septembre et si ce moment avait, pour lui, une importance particulière.*

Régis Delcourt : La rentrée de septembre est une période importante dans la vie de la librairie et du monde de l'édition même si, depuis un certain temps, la « rentrée » dure toute l'année. En effet, il y a une telle surproduction éditoriale qu'on reçoit encore des nouveautés

« un flot de livres  
qui donne un peu  
le tournis. »



en mai et juin. Sans oublier qu'en janvier, il y a une « deuxième rentrée » et que celle de septembre commence de plus en plus tôt, en août, sous la pression du marketing, chaque éditeur voulant placer ses livres avant ceux des concurrents. Mais si la rentrée de septembre est importante, elle l'est moins pour le libraire que pour les auteurs parce qu'elle se situe juste avant la période des prix littéraires, souvent attribués à des livres sortis lors de cette rentrée.

— *En période de rentrée, le travail du libraire est-il particulier ?*

R. D. : Alors que le monde de l'édition et celui de la librairie sont en difficulté depuis quelques années, la rentrée littéraire apporte un flot de livres qui donne un peu le tournis aux lecteurs. Cette année, on annonce pour septembre quelque 680 romans – car *rentrée littéraire* est synonyme de *roman*, les autres genres littéraires n'ont pas leur place dans cette masse. Le libraire doit donc faire un travail de défrichage pour proposer aux lecteurs ce qui vaut la peine d'être découvert.

— *Et comment fait-on pour découvrir « ce qui vaut la peine » ?*

R. D. : Ça, c'est très difficile. Il y a tellement de publications que, inévitablement, nous passons à côté de textes intéressants. Mais, en même temps, c'est une rentrée que nous avons le temps de bien préparer parce que, les deux mois d'été étant plus calmes, nous avons le loisir de lire des épreuves envoyées par les éditeurs. Ceux-ci organisent également des rencontres avec les libraires





« *Le libraire doit faire un travail de défrichage* »

pour leur présenter les auteurs et leurs œuvres. Il n'en reste pas moins que, dans le choix opéré par le libraire, certains textes trouveront leur public et d'autres non ; c'est le côté triste de l'édition actuelle, en surproduction. Souvent, les auteurs ou les éditeurs plus confidentiels, qui œuvrent dans l'intime, sont écrasés par les grandes maisons d'édition qui peuvent se permettre de publier quinze ou vingt romans dont seulement un ou deux émergeront.

— *Face à ces machines de guerre, les petits éditeurs jouent-ils le jeu de la rentrée ?*

R. D. : La plupart, oui, car la rentrée est la période où les grands journaux accordent à la littérature une place plus importante qu'en temps ordinaire, dans leurs cahiers spéciaux et leurs critiques. Beaucoup de petits éditeurs essaient de sortir à ce moment les livres auxquels ils croient le plus, afin de les faire bénéficier du coup de projecteur médiatique de la rentrée. Cela dit, pour eux, l'année ne se joue pas sur la rentrée : certains livres plus pointus ne sont publiés qu'en octobre, leurs éditeurs souhaitant leur assurer une visibilité plus longue.

— *Dans cette forêt de nouveautés, comment s'effectue le choix de Point Virgule ?*

R. D. : Nous travaillons par affinités avec certains éditeurs, souvent de petites structures, auxquels nous faisons confiance. Quant aux grandes maisons, elles nous envoient des représentants qui,

« *Amener le  
lecteur à être  
curieux* »

deux ou trois mois avant la parution des livres, viennent nous les présenter. Si certains sont de purs « commerciaux », d'autres sont de vrais lecteurs, qui connaissent les livres ainsi que le profil du libraire auquel ils s'adressent. Il nous appartient, à nous libraires, d'être vigilants dans la tourmente actuelle du monde littéraire, avec son côté industrialisé et son show-biz.

— *Cela veut-il dire que vous écarterez les « incontournables » de la rentrée ?*

R. D. : Non. Nous les avons en stock et les proposons au public – parce que, précisément, ils sont incontournables, et aussi parce qu'une librairie doit subsister – mais Point Virgule préfère mettre en avant des livres vers lesquels les lecteurs n'iraient pas spontanément. Le travail du libraire, tel que je le conçois, est aussi d'apprendre au lecteur qu'un livre qui n'est pas une star du marché n'est pas réservé à une élite. Amener le lecteur à casser les cloisonnements, à dépasser les stéréotypes, à être curieux, à découvrir, à être de plus en plus autonome, voilà le véritable accomplissement du métier. Désacraliser le livre et la librairie, qui doit être non un cabinet de lecture mais un lieu de vie.

— *Une rentrée littéraire apporte-t-elle de nouveaux clients, de nouveaux lecteurs ?*

R. D. : Non. Un public différent vient plutôt au moment des fêtes de fin d'année, en quête de livres à offrir et pour lesquels il a besoin de conseils. La rentrée de septembre draine les lecteurs habituels, fidèles, avides de découvertes. La rentrée, c'est une rencontre entre des auteurs, des lecteurs et les choix du libraire.

Propos recueillis par Jean-Pierre Dopagne

**Joseph Bodson**

# *C'est par lui que j'appris à lire*

Mon grand-père était maçon de son métier, mais à côté de cela, il possédait, autour de sa maison, un terrain d'un hectare : verger, prairie et jardin. Il s'occupait naturellement, comme chacun au village, de tous les travaux des champs. C'était un rude travailleur, il n'était pas tendre avec ceux qui l'employaient, ni avec ses voisins.

C'est par lui que j'appris à lire. Comme cela, naturellement, comme l'on apprend à téter, comme l'on apprend à marcher. Il me prenait sur ses genoux, le soir, après avoir mis ses lunettes à monture d'acier. La pénombre, doucement, commençait à envahir la cuisine, car on attendait le plus tard possible pour allumer la lampe. On voyait d'abord, distinctement encore, le noyer au milieu de la cour, sous lequel se trouvait le poulailler, et les poules, en petits tas immobiles, pelotonnées, la tête rentrée sous les plumes. Plus loin, à l'entrée du verger, un poirier énorme, gigantesque. Les ombres, peu à peu, s'étendaient. Le poirier disparaissait dans la pénombre, puis c'était le tour du noyer, dont les branches se faisaient moins distinctes. Une fois la lampe allumée, les ombres chassées de la pièce, la maison s'était comme repliée sur elle-même, isolée, cloîtrée, calfeutrée. La nature, au-dehors, était entrée dans son grand sommeil. Une porte alors s'ouvrait d'un coup sur un autre monde : Ourson Tête de Fer, le capitaine Drake, les Flibustiers de la Prairie. Un monde dont les rois s'appelaient Gustave Aymard et Fenimore Cooper. C'était lui

*« Une porte alors  
s'ouvrait d'un  
coup sur un autre  
monde. »*



seul, au début, qui lisait, et des images étranges, des espaces sans bornes naissaient de chaque mot, de chaque syllabe, qu'il détaillait soigneusement. Qu'à partir des mots, ainsi, naissent des images, des paysages, des hommes... Oui, c'était en vérité une étrange merveille. Merveille aussi que tout cela se raccroche aux rares illustrations du livre, et que tout cela bouge et se meuve, et que les choses continuent encore à arriver, longtemps après, quand le livre était refermé, et que vous gagniez votre lit.

Je n'eus de cesse d'avoir découvert le mécanisme de ces fantasmagories. Il me montra les lettres, une par une, j'appris à les reconnaître; bientôt, nous lisions ensemble. L'histoire avançait lentement, par bribes et cahots, car il me fallait, pas à pas, tout déchiffrer. Et c'était comme un paysage qui, peu à peu, se lève de la brume. Très vite, j'appris à me passer de son aide, et je savais lire lorsque j'entrai à l'école. Jamais je n'oublierai que tous ces plaisirs que j'ai tirés de la lecture, que tous ces étrangers que j'ai rencontrés dans les livres, et qui m'ont été de meilleure connaissance, parfois, que des gens côtoyés souvent, c'est par son truchement que j'ai pu les approcher.

(Extrait de *L'Hiver des prunelliers*)



**Leslie Dang**

# *Le lecteur est son lecteur*

Ah la nostalgie ! Quel sentiment à la fois tendre et douloureux. Amertume, tristesse, cafard. Le spleen.

Brève de comptoir : deux hommes, un bar, aucun espoir.

« J'ai peur de la technologie.

GSM, Ipad, Ipod, Iphone, l'internet ! On n'voit plus qu'ça.

— Aïe quoi ?

— Tu sais bien, les nouveaux lecteurs pardi !

Paraît qu'on fait tout avec ça, même lire.

— Aaaaaah ! I – pad ! Mais, il veut dire quoi le « i » ?

— Probablement un lien avec un abruti  
qui a inventé ces tueurs du passé ?

— Mais « I » en anglais, ça veut pas dire « Je » ?

— Oui, et alors ? »

Nous en sommes là. Mon cher personnage, je tiens à te rassurer : tu n'es pas le seul à piétiner le changement, cette bête féroce et venimeuse.

*« le changement,  
cette bête féroce et  
venimeuse »*

Jeune professeur de français, Leslie Dang appartient à cette génération allaitée aux livres et aux stylos, et qui se nourrit aujourd'hui d'écrans et de claviers.



Et pourtant, il suffirait de comprendre vers où tu vas : il est tout à fait louable de rester attaché, acharné et fidèle au chaleureux compagnon qu'est le livre. Les espèces les plus mordues seront stimulées par trois sens :

1. L'odorat : grenier, vieille bibliothèque, imprimerie.
2. Le toucher : glissement de doigt mouillé sur la page, une main soutenant le manuel.
3. La vue : le livre même est irremplaçable. Il fait partie des objets de la vie, on s'y est attaché, et ce même au point de vue... visuel.

Tu es né dans une ère où le livre était dévoré, voire avalé (gloop...) mais surtout où l'informatique n'était encore qu'une débutante, une novice, une adolescente...

«Qu'est-ce qu'elle croit celle-là, pleine de boutons et de puces! Elle veut nous entuber avec ses nouveautés? Des grimaces oui!»

Imagine-toi naître dans un monde où l'évolution est telle que nous la connaissons aujourd'hui : un monde où l'information, le divertissement, la communication sont à portée de main. L'enfant est stimulé par la télévision, éduqué par l'électronique, touché par les lecteurs. Lecteurs, lecteurs... ?



Lecteur : boîtier permettant de lire tout ou une partie des données informatisées (musique, documents écrits, livres, vidéos...) d'une carte à puce en les affichant en clair sur un écran.

Brève de forum : un ordinateur, une connexion internet,  
des internautes.

« Kafka1969 : Pour ou contre la lecture  
de livres sur tablette numérique ?

— Art3mis : J'aime pas! Ça remplacera jamais le livre.

— Kafka1969 : Le support est différent,  
mais le contenu reste inchangé.

— Art3mis : Je sais, mais c'est pas le même...»

Les deux objets, aussi, se disputent l'honneur d'être reconnus : le sang gicle sur le clavier de l'un, les larmes sur les feuilles de l'autre.

« Mais, mais, mais! Attendez! »

Le toucher et la vue entrent dans l'arène, sur un char d'assaut décoré  
du symbole Peace and Love :

« Pour  
l'adolescent,  
l'ordinateur et le  
lecteur de données  
sont devenus une  
extension du  
corps. »

« Le toucher récite avec grande éloquence :  
glissement de doigt sur l'écran, toute manipulation et choix  
réalisés à l'aide du doigt. Le magueur en général.

— La vue déclame humblement : la clarté, l'esthétique  
de la précision, les couleurs... »

Crois-moi, le jeune individu est aussi touché par ces appareils  
informatisés que tu es conquis par le relieur de papier.

Le fossé résistant (NON, JE VEUX RESTER!) génère des conflits de  
pensée, des interrogations et, surtout, des incompréhensions (sales  
maladies, mais c'est curable). Pourtant, chacun est né à une époque  
donnée où les mœurs sont définies par la société dans laquelle  
nous grandissons et il est épineux d'éviter son influence.

Pour l'adolescent (et même l'enfant!), le GSM, l'ordinateur, le  
baladeur et le lecteur de données sont devenus une extension du  
corps, des outils faisant partie de ses vêtements... En somme, des  
outils indispensables à la réalisation de soi. La pyramide de Maslow  
préconise cette dernière étape de l'être humain et il faut se rendre à  
l'évidence : la technologie est au centre de cette phase.

Oui, ce type pensait qu'il fallait réaliser une hiérarchisation des  
besoins humains, dans le but de définir les leviers de la motivation.  
Des besoins primaires aux besoins d'accomplissement... Oui mais,  
sur papier ou sur ordinateur? Blanc. Encore. Bref.

N'essayons pas de dramatiser cette forme de fraîcheur, tentons la  
réforme printanière, testons l'innovation avec la nubilité d'une jeune  
vierge, mais surtout prélassons-nous dans ce monde florissant de  
nouvelles perspectives!



---

Adieu Monsieur Amertume, bonjour Madame Inconstance!

Parce que ces mutations permettent effectivement le retour en arrière, la déviation, l'opportunité de choisir et de varier les plaisirs. La peur stabilise et emprisonne toute forme de mouvement.

Trois questions : une, deux, trois.

De quoi as-tu peur ?

Qui contrôle tes influences, tes engouements ?

Qui peut, mieux que toi, arbitrer tes envies ?

I...phone. I...pad. I...touch. I...tune (sourire et clin d'œil magnifiques de la jeune rédactrice).

Le temps ne t'enlèvera jamais tes plus beaux souvenirs, ta précieuse bibliothèque ou encore l'amour que tu portes aux objets poussiéreux du passé. Il n'est pas un voleur. Même si l'on croit que les jeunes sont tous des bandits. Oui Madame, Monsieur! Tout comme l'adolescent restera attaché à sa nouvelle paire de gants électroniques, car elle évolue avec lui, le console, le cajole, le rassure. Elle ne l'abandonne pas puisqu'elle fait partie de lui. Elle ne le juge pas car il est unique. Elle ne le mord pas, parce qu'elle n'a pas faim, tout simplement.

Inversion du titre.

Le lecteur est son lecteur...

## Gérard Adam, auteur et éditeur

### *Des tortues et des livres*

Chaque année à la même date, sur une plage du Pacifique, éclosent des centaines de millions d'œufs de tortue. Le sable grouille de petits organismes nus et vulnérables, qui se ruent désespérément vers les premières vagues. Une orgie pour les nuées d'oiseaux prédateurs, si nombreux que le ciel en devient noir. Seuls quelques bébés atteignent la mer salvatrice. Pourquoi ceux-là ? Faisceau de hasards : être né près de l'eau, courir plus vite, avoir des couleurs plus neutres qui les font se confondre au sable...

Chaque année à la même date, dans les officines de l'édition, éclosent près d'un millier de romans. Le Landernau littéraire grouille de petites attentes nues et vulnérables, qui se ruent désespérément vers la notoriété. Une orgie pour les nuées d'indifférences, tellement amorphes que l'espérance en devient noire. Seuls quelques livres atteignent les médias salvateurs, les tables des librairies, voire un prix littéraire. Pourquoi ceux-là ? Faisceau de marketings : accords entre manitous de l'édition et de la presse, quelque talent médiatique, l'adhésion au goût formaté du public avec toutefois un fifrelin qui s'en distingue en surface...

Mon adolescence fut grande lectrice, dans un pêle-mêle exalté. Mes études de médecine, puis mes années au Zaïre, m'ont écarté des livres. Hormis Proust, dont je me délectais entre consultations du matin et cours de l'après-midi. Mais j'ai découpé les pages littéraires du *Monde diplomatique*. Revenu à la « civilisation », j'ai voulu rattraper le temps perdu. Beaucoup de ces livres encensés n'étaient plus trouvables. Ceux que j'ai dénichés en bouquinerie m'ont laissé perplexe. Avais-je tellement changé, ou ces circumnavigations de

---

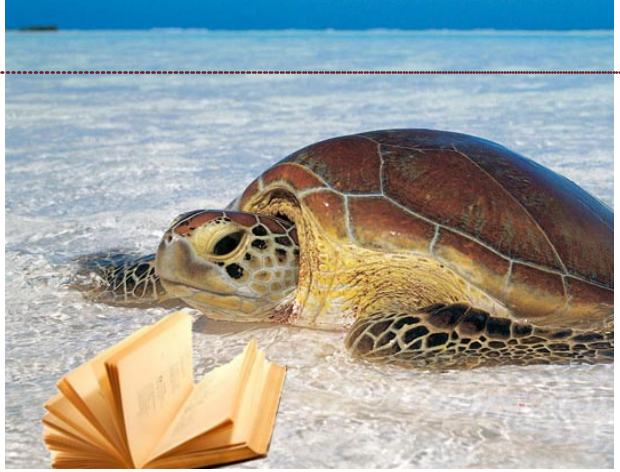
son nombril étaient-elles si médiocres? Où était la jubilation que m'avaient procurée dans le désordre *Le Monde réel*, Carco et Mac Orlan, Giono, Bosco, Mauriac ou Malraux, tant d'autres, sans parler des classiques, des Steinbeck et Faulkner? J'ai fui en avant, épiluchant les critiques, dévorant tout ce qui leur arrachait dithyrambe. Devant mes vains efforts, je me suis culpabilisé : trente ans à peine et déjà obsolète, imperméable à mes contemporains! Aux actuelles Batailles d'Hernani, je me rangeais au nombre des contempteurs.

« *Beaucoup de ces livres encensés n'étaient plus trouvables.* »

J'ai déclaré forfait, n'ai plus lu – à de notables exceptions près dont on me pardonnera de taire ici les noms – que des romans traduits, américains, japonais, hispaniques... Eux me procuraient ce frisson hors duquel toute lecture est insondable ennui. Et j'ai su dans quels marécages ma propre écriture, qui cherchait alors sa voi(e-x), devait éviter de s'embourber.

J'ai publié mon premier roman à quarante-deux ans. À la rentrée littéraire, en toute méconnaissance de cause, chez un petit éditeur belge et donc impuissant. Il m'a fallu attendre plus d'un an, et le prix N.C.R., pour que paraissent quelques articles, copies conformes du dossier de presse par des critiques placés devant le fait accompli.

Quasi tous mes livres ont paru à cette fichue rentrée. Hors quelques-uns pour la Foire du Livre. À ces deux occasions – je vous parle d'un temps que les moins de quarante ans ne peuvent pas connaître –, *Le Soir* – et lui seul – consacrait un dossier de plusieurs pages aux auteurs belges. Mes ouvrages y ont tenu parfois une place honorable, bien qu'insuffisante pour inciter les libraires de ce qui se prétend Communauté Wallonie-Bruxelles à les présenter sur leurs tables saturées par les « vrais » écrivains publiés à Paris ou à tout le moins à Arles. Je ne suis pas seul logé à cette enseigne : le jour de l'attribution du Rossel à un roman paru chez mon editrice



de naguère (une Belge, fi!..), je suis allé dans une grande librairie bruxelloise. Leur unique exemplaire venait d'être vendu. On en avait commandé, qu'on espérait dans la semaine. Mes seuls compatriotes sur les tables étaient d'expression parisienne.

*« une kyrielle de faire-valoir qui seront bientôt mis au pilon »*

Il m'a fallu du temps pour bien saisir la stratégie des grandes maisons : afin de conserver leur rang, flanquer à chaque rentrée littéraire (et pour le Salon du Livre) deux ou trois potentiels best-sellers d'une kyrielle de faire-valoir qui seront bientôt mis au pilon, comme une beauté s'entoure de laiderons pour mettre ses charmes en valeur. Sauf qu'ici, la prétendue beauté est décrétée par les officines éditoriales sur de purs critères commerciaux. Et que des campagnes bien orchestrées l'imposent à l'ensemble de la presse (mais je n'ai pas encore percé les mécanismes, financiers, psychologiques ou autres, qui calent ainsi toute la critique au garde-à-vous, le petit doigt sur la couture du pantalon ou de la jupe). Les libraires en croissante précarité n'ont de choix que de s'aligner. Quant aux lecteurs, qui s'ignorent manipulés, ils n'ont dès lors connaissance que d'une portion congrue du rush éditorial. Avec pour conséquence un appauvrissement de la littérature française, dont le prestige international ne cesse de décroître.

Aujourd'hui qu'un entrelacs de hasards a fait de moi un éditeur, j'évite de publier quoi que ce soit entre le 15 août et le 30 septembre. Malgré leur qualité, nos ouvrages, à cette époque encore moins qu'à une autre, n'ont pas la moindre chance d'échapper à l'indifférence prédatrice et de gagner l'océan d'une reconnaissance minimale.

# 468<sup>e</sup> Soirée des lettres — Mercredi 16 mai 2012



**Michel Ducobu,**

***Sable seul*, poèmes, présentation par Frans Vallée.**

**Lectures par Évelyne Legrand.**

Une présentation, presque, à demi-mots, tant on a le sentiment d'une complicité entre présentateur et présenté. Questions et réponses se déroulent d'un seul tenant, d'une seule coulée. Il est vrai que Michel Ducobu et Frans Vallée, romanistes, se sont rencontrés à l'ULB, il y a bien longtemps déjà.

Le présentateur relève l'emploi des 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> personnes. On n'est pas loin, parfois de la narrativité. La 2<sup>e</sup> personne s'adresse au marcheur, la 3<sup>e</sup>.

M.D. : Beaucoup de choses se font par hasard ; pour ne pas être trop solennel, je passe parfois à la deuxième personne, plus familière. À la première, c'est plus ému, plus direct. Ici, la syntaxe est plus libre qu'en prose, ce qui compte, c'est l'intimité.

**F.V. : Mais il y a une recherche, en direction du plaisir.**

M.D. : La poésie est une exigence. Il faut suggérer, avec une certaine discipline, recréer une certaine harmonie, alors que nous vivons dans un désordre sonore permanent.

**F.V. : Le recueil est composé de 52 sixains. En relisant, j'ai noté une grande économie de moyens.**

M.D. : Je les ai écrits comme des variations, c'est parti d'une passion pour la marche, sur le sentier côtier Hollande-Bretagne. La marche porte à la réflexion, à une reconnaissance envers la mer et le sable.

**F.V. : Le lecteur n'a jamais le sentiment d'une répétition.**

M.D. : J'ai beaucoup d'admiration pour Monet, son côté instinctif. Mais la philosophie finit toujours par surgir.

*Vient alors la lecture de quelques textes, elle aussi toute en impressions, en fluctuations légères, par Évelyne Legrand.*

**Pourquoi le sable seul ? reprend le présentateur.**

M.D. : Les deux mots me sont venus ensemble, et je les ai acceptés. Un sentiment de solitude. Et puis, l'allitération. On a parfois besoin d'être seul, d'une musique solitaire.

**F.V. : Le marcheur, un guetteur d'être ?**

M.D. Les marées sont comme un passage du temps. On se sent très petit devant une grandeur absolue. La marche lui rend une dimension humaine.

**F.V. : Le marcheur serait-il un frère du Meursault de Camus ?**

M.D. : Le marcheur tente de s'entourer d'indifférence, pour résister..

Meursault est donc un compagnon précieux.

**F.V. : La recherche, peut-être, d'un havre de délivrance.**

M.D. : La dernière strophe a été écrite au Havre, où nous rejoignons

Monet.

**F.V. : L'ombre ?**

M.D. : Tout voyageur se promène avec son ombre, ses doutes. La

couverture, œuvre d'un peintre grec, Costa Lefkochir, rend bien

cette dualité ombre-lumière.





**Dominique Massaut,**  
***Monsieur Tapecte* (Éd. Maelström**  
**RéEvolution, 2011), présentation par**  
**Antoine Janvier.**

Rappel, pour ceux qui l'auraient oublié ou l'ignorerait : le slam est une forme de poésie qui se veut ouverte, lors des séances, chacun peut venir dire ses textes, en un temps limité, et c'est aussi dans une certaine mesure une expression corporelle.

Dominique Massaut, né à Liège et y demeurant, est animateur culturel, notamment de slam et de tables d'écriture.

Antoine Janvier, son neveu; licencié en philosophie, va consacrer à son oncle un véritable morceau de bravoure. Une non-présentation, nous dira-t-il. Il ne lit jamais de poésie, il n'y comprend rien, même à celle de Dominique, son oncle utérin. Mais on ne peut faire comme si cela n'existait pas.

Quant à Monsieur Tapecte, continue-t-il, j'ai bien ri à sa lecture, mais je n'ai rien compris. On y met la philosophie sur le même pied que la boulangerie. M. Tapecte est un jumeau de mon oncle, mais asymétrique. C'est aussi un passeur de livres, il laisse des livres là où il passe. Si ça ne dérange pas, la poésie, à quoi ça sert ? La poésie est d'abord, elle aussi, une affaire d'oralité, mais il n'est rien de plus bruyant que les silences du cogito. Mais écrit-on pour être lu, ou entendu ?

Dominique Massaut enchaîne, en évoquant la publication à *L'Arbre à paroles* d'une anthologie du slam, avec notamment Nicolas Ancion et Luc Baba; chez Maelström, les *booklegs* sont liés à une prestation orale,



une performance poétique. Mais ici, ce livre, ce n'est pas cela, ce n'est pas non plus un roman. C'est l'expression d'une part de lui-même qu'il n'aime pas beaucoup, mais qu'il a fini par trouver très sympathique. Ce qui le conduit? La continuité. Il cite un poète suisse qui, sur une feuille A4 avait écrit, en grand, un seul mot : *Poumon*. Où se termine la poésie? Elle se rapproche en tout cas d'une expression corporelle. La cérébralité ne doit pas s'éloigner des émotions du corps. Et puis, il y a le lien internet, ce terrain de rencontre. La qualité n'est pas l'objectif, mais bien la fête.

La poésie n'est pas quelque chose de figé, c'est une création en chaîne. Et, en terminant, Dominique Massaut insiste encore une fois sur cette notion de continuité, de contact avec le public.

## Françoise Houdart, *La Danse de l'abeille*, roman, éd. Luce Wilquin, présentation par Joseph Bodson.

François Houdart, de Boussu, a été enseignante (langues germaniques); elle est l'auteure d'un nombre respectable de romans, tous parus chez Luce Wilquin.

À propos de cette *Danse de l'abeille*, le présentateur commence par évoquer Rimbaud et Gérard de Nerval. En effet, Rimbaud n'a-t-il pas écrit : *Je est un autre*, et Nerval, inscrit au bas d'une photo : *Je suis l'autre*? Et Nerval n'est-il pas fort proche de l'héroïne de ce roman, elle aussi en quête d'un inconnu, si ce n'est d'elle-même?

C'est ainsi qu'elle s'embarque pour Florence, prise d'une intuition subite, et par le moyen le plus lent : le train. L'auteure précise qu'elle est une grande voyageuse en chambre, elle a consulté les indicateurs, les guides touristiques.



Mais à Florence, devant *La Naissance de Vénus* de Botticelli, ce sera l'échec, et puis la transgression : elle dépasse la ligne bleue qui protège le tableau, doit quitter le musée, et va reprendre le train. C'est alors que vont intervenir d'autres entités : l'Autre, et puis la Bête. Une Bête qui gratte et ensanglante, avec cette évocation – très belle – de la naissance douloureuse racontée par la mère de l'héroïne. Et cette célébration du mot mystérieux, quasi magique, qui se chante et la hante comme une mélodie : *Aménorrhée*.

L'écriture, la vieillesse, la mort, la solitude, cette Bête qui vous griffe, vous herse la peau. L'écriture, le seul recours contre la solitude. Même si des mots comme rature, griffonnage, évoquent eux aussi la souffrance infligée par la Bête. L'écriture, notre seul salut, mais combien douloureux.

Le présentateur insiste encore sur l'usage qui est ici fait des temps et des modes : le présent, temps de la réalité. L'imparfait, celui de la longue durée dans le passé, celui aussi des contes de fées (des contes de fées qui parfois finissent mal), le futur et le conditionnel, temps et mode du rêve. Et aussi, sur ces formulations très belles qui parsèment le roman : *un ciel à la gueule de bois, un engourdissement chaleureux, il y aurait un matin chiffonné et un soir amoureux*.

Nous en arrivons, de lecture en lecture, à cette apothéose de la *Danse de l'abeille*. Abeille qui a déjà fait son apparition dans ce qui précède, celle qui pique, celle qui se cogne à la vitre, celle enfin de l'envol. Un livre qu'elle a adoré, lu à différentes reprises : *La Vie des Abeilles*, de Maeterlinck.

Du peu de réalité au retour à la réalité. Du peu que nous sommes et que nous vivons. Mais ce peu est en nous, cette trace que nous laissons et qui reste après nous. Ce sens qui se dessine par les péripéties de notre existence, de notre écriture. La vie, comme la danse de l'abeille, n'est-elle pas un roman ?

Joseph Bodson

# 469<sup>e</sup> Soirée des lettres – Mercredi 21 juin 2012

**Alain Bertrand,**  
***Le Lait de la terre*, roman, éd. Weyrich,**  
**présentation par Joseph Bodson.**

C'est d'abord, note le présentateur, une belle histoire d'amour, dont l'héroïne, par certains côtés, et notamment par une sorte de symbiose avec la nature où elle vit, sa région, fait un peu songer aux héroïnes de Jean-Claude Servais : *Irène, c'est l'Ardenne en automne, quand la forêt s'embrase et fait trembler les lumières de l'âtre jusqu'au cœur de la nuit*. On notera au passage la haute teneur en poésie de l'écriture d'Alain Bertrand.

Quant au héros principal, c'est un professeur bruxellois, qui vient d'un milieu un peu branché, avec une tendance bien marquée aux explications pseudo-scientifiques et aux discours écologistes légèrement décalés. On le retrouvera ainsi, à plusieurs reprises, piégé dans des situations inconfortables, et parfois même, franchement ridicule : embourbé, tout d'abord, avec sa voiture, et puis perdant ses chaussures dans la boue, quand ce n'est pas embarrassé dans un roncier lors d'une cueillette de champignons elle aussi, légèrement décalée. Mais tout cela ne l'empêche pas d'avoir un côté attendrissant.



© Pierre Moreau

Il sera d'ailleurs sensible aux problèmes qui se posent aux paysans : l'action se passe au moment de la grève déclenchée à propos du prix du lait. Irène deviendra d'ailleurs une sorte d'héroïne, d'emblème de cette grève, tandis que Charles, avec beaucoup de tact, cherche à sensibiliser ses élèves à tous ces problèmes. C'est d'ailleurs eux qui contribueront au dénouement heureux de l'intrigue ... mais nous n'en dirons pas plus.

Entre-temps, la présentation s'est un peu perdue – il est vrai que le sujet et le cadre du roman s'y prêtent – du côté des Ardennes françaises, de certains excès du tourisme, des changements profonds que traverse la population de nos campagnes, devenues hélas trop souvent des cités-dortoirs. Cela n'empêche que la condition de paysan aujourd'hui reste toujours très dure, aussi bien physiquement que psychologiquement, suite aux nombreuses complications administratives. Quant aux mentalités, Alain Bertrand note justement que la solidarité d'autrefois tend à disparaître, tandis que les haines et les jalousies, elles, perdurent. Et puis, il y a ce tempérament ardennais, qui n'est pas dépourvu d'une certaine rudesse.



Et Alain Bertrand terminera sa présentation, tout empreinte de poésie, d'humour et de finesse, en nous lisant quelques extraits d'un livre qu'il est occupé à lire. *Dure Ardenne*, disait Arsène Soreil, mais c'est aussi une Ardenne buissonnière, qui vous réserve bien des surprises.

## Christopher Gérard, *Vogelsang ou la Mélancolie du vampire,* roman, *L'Âge d'homme*, présentation par Anne Richter.

Un thème fréquent, note dès l'abord Anne Richter, un personnage classique très exploité. Il s'agit ici d'un conte d'amour et de mort, et l'auteur a réussi une gageure. Ce récit est tissé d'un réseau de liens secrets, et le lecteur ira de surprise en surprise. Christopher Gérard a ainsi renouvelé un genre littéraire usé, en utilisant un décor étonnant, celui des hôtels de luxe.

Les sensations fortes sont présentes, sang, violence et crimes. C'est d'abord un roman historique : le héros, Laszlo, a 240 ans, et a connu bien des péripéties. En tant que vampire, il est soumis à de longues périodes de dormition. C'est un homme d'une culture raffinée, qui mène une carrière de prédateur lettré. On retrouve chez lui le caractère des romantiques allemands, un souffle lyrique et dramatique, le *Sturm und Drang*, et tout particulièrement l'influence de Heinrich von Kleist, qui se suicida avec son amie, en se jetant dans le Wannsee.

Il ne s'agit pas là d'une dépression ordinaire, mais d'une vague de





tristesse étrange, que Goethe appelait *une maladie noire de l'âme*. Elle se confond d'ailleurs avec une quête existentielle, telle qu'on la retrouve chez Novalis, Brentano, Nerval, Poe; Poe selon qui *la mélancolie est le plus légitime des tons poétiques*.

L'auteur a aussi fait de son héros un mélomane, si bien que le livre apparaîtra comme un roman musical, un peu à la manière d'Hoffmann. Le piano l'aide à voguer sur les flots du temps et lui fait découvrir l'humanité, et le pouvoir cathartique de l'âme. Dès le début du roman, le thème musical est amorcé par le chant des oiseaux.

Il s'éprendra aussi d'une femme, et il est lui-même fils d'un homme, d'où sa vulnérabilité.

*Intervient ici une lecture par l'auteur.*

Ce thème de la musique va d'ailleurs devenir central dans le récit. Seront ainsi évoqués Scarlatti, qu'il se joue tous les soirs. Il imagine d'ailleurs la musique plutôt que de la jouer, le rêve surpasse l'action.

---

Bach, aussi, *L'Art de la fugue*, et surtout la *Sonate au clair de lune* de Beethoven.

Entre ces moments divins, le vide de la nuit. L'opposition entre la férocité barbare et le sublime. Et nous en revenons ainsi à Heinrich von Kleist, à cette mystérieuse complicité entre la beauté, l'amour et la mort, clé qui éclaire le sens profond du drame et nous ramène à l'héroïne, Penthésilée – c'est d'ailleurs aussi le titre d'un drame de Kleist. Et tout finira dans un bain de sang.

Nous sommes là, nous dit Anne Richter, au cœur de la problématique humaine, et elle nous lira, en terminant, un texte tiré du *Banquet* de Platon, où, nous dit Phèdre, *Mourir pour autrui, ceux-là seuls le veulent qui aiment.*

Un roman bien sombre, certes, et sanglant, mais, qui, comme l'a bien souligné la présentatrice, touche aux fibres les plus profondes dont est tissée la substance même de nos rêves.

Joseph Bodson



# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N°6 | SEPTEMBRE 2012



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 – 1050 BRUXELLES

TÉL. ACCUEIL : 02 512 29 68 – TÉL. SECRÉTARIAT : 02 512 36 57

COURRIEL : [A.E.B@SKYNET.BE](mailto:a.e.b@skynet.be) – CCP : 000-0092202-52

SITE INTERNET : [WWW.ECRIVAINSBELGES.BE](http://WWW.ECRIVAINSBELGES.BE)

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : JEAN-PIERRE DOPAGNE

REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE,

DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE,

ET DU COLLÈGE DES BOURGMESTRE ET ÉCHEVINS D'IXELLES

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres et amis de l'AEB.